

International Journal of Language, Literature and Gender
Studies (LALIGENS), Bahir Dar- Ethiopia

Vol. 6 (1), Serial No 13, February, 2017: 143-154
ISSN: 2225-8604(Print) ISSN 2227-5460 (Online)
DOI: <http://dx.doi.org/10.4314/laligens.v6i1.13>

L'Esthétique Romanesque De Calixthe Beyala Dans *Le Petit Prince De Belleville Et Maman a Un Amant*

Bestman, Ajoke Mimiko

Associate Professor, Department of Foreign Languages
Obafemi Awolowo University, Ile-Ife
Osun State, Nigeria

Tel: +2348034003828, +2348055352511

E-mail: folajokey@yahoo.com, folajokebestman@gmail.com

Résumé

L'écriture de Calixthe Beyala se distingue par son caractère osé et audacieux tant dans les idées qu'au niveau du langage. Pourtant, l'attitude de clamer haut et fort « les choses qui ne peuvent pas être dites » n'est pas gratuite. Cette étude qui examine l'esthétique de la romancière à travers *Le petit prince de Belleville* et *Maman a un amant* révèle comment son style subversif sert de support pour mieux articuler son discours féministe radical qui milite impérativement en faveur d'une libération de la femme de son joug.

Mots-clés: Esthétique, féminisme, radical, roman, subversif.

Introduction

Molara Ogundipe-Leslie (1994) souligne l'impératif de l'écrivaine africaine d'opérer sur trois axes à la fois – en tant que femme, en tant que citoyenne du Tiers monde et en tant qu'écrivaine. En tant que femme d'abord, elle doit inscrire la vérité de la femme

africaine que cette vérité plaise ou non. En tant que citoyenne du Tiers monde, l'écrivaine doit se situer par rapport aux réalités politiques et socio-économiques de son milieu. Elle doit se montrer sensible au passé colonial et à tout ce que cela implique pour le présent et le devenir du continent et surtout pour la femme. En tant qu'écrivaine, elle doit travailler son art. Il ne suffit pas d'avoir quelque chose à dire, le comment de son dire est aussi important. C'est bien reconnu que c'est ce « comment bien le dire » ou la littérarité qui fait la substance de l'œuvre littéraire et la hisse au-delà de la simple propagande. Notre interrogation dans cette étude porte sur l'esthétique romanesque de Calixthe Beyala à travers *Le petit prince de Belleville* (1992) et *Maman a un amant* (1993) que nous voudrions explorer afin de montrer comment la forme sert à articuler le fond et le discours féministe de la romancière.

Le féminisme, d'une façon sommaire, est une idéologie qui cherche à promouvoir l'intérêt de la femme, à revendiquer ses droits, pour la faire sortir de la léthargie obscurité et de l'obscurantisme prescrits et entretenus par la société patriarcale. C'est dans cette lancée qu'Irène D'Almeida (1994 :50) définit le féminisme comme « la prise de conscience de la femme réalisant qu'elle fait partie d'un groupe social opprimé en raison de son 'sexe' et ayant une ferme volonté de chercher les moyens individuels ou collectifs pour combattre cette oppression. » Elle constate que les écrivaines africaines:

Veulent se défaire de l'image unilatérale que les hommes se font d'elles, se représenter à leur manière de façon à construire leur propre réalité, décrire leur espace intérieur, c'est-à-dire ce qu'elles ressentent en tant que femmes ainsi que leur espace extérieur, lieu d'interactions avec les autres membres de la société. (50)

En effet, beaucoup de théoriciennes féministes africaines établissent un lien entre la conscience féministe africaine et l'engagement pour la libération politique, économique et culturelle du continent. Ogunyemi (1985) en postulant le womanisme, version africaine du féminisme global, constate que l'écrivaine womaniste se rendra compte qu'avec sa conscience des questions sexuelles, elle doit incorporer aussi les considérations raciale, culturelle, nationale, économique et politique dans sa philosophie (64). Selon Carole Boyce Davies, (1986) le féminisme africain reconnaît que la lutte des femmes doit inclure leurs compatriotes masculins pour l'éradication des jougs de la domination étrangère et de l'exploitation européenne/américaine. Une écrivaine féministe est donc sensée s'engager pour l'amélioration du sort de ses compatriotes en général et d'après ces théoriciennes, on ne peut articuler un discours féministe que dans ce contexte (8). C'est donc dans l'optique de cette articulation du féminisme que s'inscrit l'analyse des deux romans de Beyala, *Le petit prince de Belleville* et *Maman a un amant*.

Petit prince raconte l'histoire de la famille d'Abdou Traoré un immigré malien, ancien combattant, musulman, et traditionaliste qui habite un petit appartement de Belleville, un bidonville de Paris. Sa femme, Maryam dite M'am, est stérile et il fait venir de

l'Afrique, une deuxième épouse, Soumana, afin d'assurer sa lignée. Mais celle-ci est une immigrée illégitime et par conséquent ses enfants doivent être inscrits sur le carnet de sa rivale chaque fois qu'elle accouche. A un moment donné, Abdou est accusé de détournement d'allocations familiales et emprisonné. Soumana étant décédée, M'am se trouve toute seule pour s'occuper des enfants. L'absence d'Abdou lui permet de lancer un commerce et elle devient, par la suite, économiquement indépendante. *Maman* reprend l'histoire entamée dans *Petit prince*. Abdou sort de prison en homme défait, sans travail. M'am devient le soutien financier de la famille et elle décide de leur payer des vacances à la campagne. Pendant ces vacances, elle rencontre et tombe amoureuse de M. Tichit, un Français.

Contenu Thematique

Notre analyse des deux textes s'articule autour de trois thèmes principaux, à savoir la polygamie, l'infidélité conjugale et la maternité. Ces thèmes font partie des préoccupations majeures des romancières africaines étant donné que l'espace domestique est surtout le lieu d'oppression de la femme en Afrique. La polygamie y est une institution légitime et elle va de pair avec l'infidélité conjugale; la maternité décide du sort de la femme au point où une femme stérile fait l'objet du mépris. Même la femme féconde n'est pas exclue de l'oppression, elle est souvent épuisée par des accouchements fréquents et non-espacés, surtout dans les sociétés traditionnelles. Chez Beyala, les trois thèmes ici soulevés sont investis d'une représentation particulière, une représentation peu ordinaire, voire subversive. Alors qu'on est habitué à la représentation de la polygamie au sein des sociétés africaines dans l'imaginaire de nos écrivain(e)s, comme le démontre par exemple *Le roi miraculé* (1958) de Mongo Beti et *Riwan ou le chemin de sable* (1999) de Ken Bugul, Beyala choisit de situer ses personnages en Europe, en l'occurrence, la France, dans une société où la polygamie est illégitime.

Le mariage dans la conception occidentale se définit comme l'union légitime de deux personnes. Mais Beyala, dans ses romans décrit la polygamie vécue à Paris, au cœur même de la civilisation occidentale pour tourner l'Occident en dérision et puis souligner la ténacité de cette pratique chez les Africains. Abdou amène non seulement deux épouses en Europe, mais il habite avec les deux dans le même appartement. La pauvreté, la promiscuité, la jalousie, le partage du lit conjugal, l'injustice, les querelles qui caractérisent la polygamie ont lieu non-pas en Afrique, mais dans un petit appartement de Belleville. Loukoum en se présentant dit:

j'habite 92, rue Jean-Pierre Timbaud, cinquième étage sans ascenseur. Nous sommes en tas à la maison...cet automne, après que le père est partie au travail, j'ai entendu les mères se chamailler. Les mères? Eh bien! J'en ai deux et c'est elles qui sont les causes de ce raffut. (*Petit prince* 6)

De l'institution de la polygamie découle le problème de l'infidélité conjugale. Il va sans dire qu'un homme qui a droit à plusieurs femmes n'est pas *à priori* obligé de rester fidèle à une seule épouse. En effet, le principe du droit de l'homme à avoir une multiplicité de femmes est si ancré dans les mœurs du monde africain que malgré ces mariages pluriels, les polygames peuvent prendre encore des maîtresses. Même certains hommes dits « évolués » ou des « chrétiens » qui adoptent la monogamie, sont infidèles à leurs partenaires et finissent parfois par épouser d'autres femmes. Or, ce n'est point l'infidélité des hommes qui préoccupe l'auteure du *Petit prince* et de *Maman*. Certes, dans la représentation fictionnelle de l'infidélité par les romancières africaines, ce sont en général les hommes qui sont infidèles. Témoin à titre d'exemple *Une si longue lettre* (1980), de Mariama Bâ, *Rebelle* (1998) de Fatou Keïta et *La révolte d'Affiba* (1985) de Regina Yaou. On comprendra aisément cette tendance puisque les histoires y sont racontées du point de vue des personnages féminins.

Mais contrairement à l'esthétique traditionnelle sur la thématique féminine, Beyala dans les deux romans ici analysés prend à contre-pied la position de ses consœurs. Dans *Maman*, le regard est braqué sur l'infidélité de M'am. Certes Abdou est infidèle mais il n'y a rien d'étrange ici. Ce qui est rare c'est l'inverse. C'est lorsqu'une épouse, épouse traditionnelle par-dessus le marché, prend un amant et qu'elle a l'audace de le faire au vu et au su de tout le monde. Par cette représentation radicale de l'infidélité conjugale et en présentant une femme qui marche à contre-courant, mais qui revendique ces droits, Beyala cherche non seulement à déconstruire la polygamie et l'image de la femme africaine victime passive du patriarcat. Elle veut aussi attirer l'attention de son public à son message car en Afrique, on a tendance à fermer les yeux sur l'infidélité de l'homme mais quand il s'agit de la femme, on crie à l'immoralité. Beyala dépeint en toute conscience l'infidélité de M'am sachant que cela susciterait le scandale. Il est évident que la romancière se veut délibérément subversive dans le but d'accentuer sa prise de position contre l'assujettissement de la femme.

Elle n'est pas moins subversive dans sa représentation de la maternité. Beaucoup d'encre a déjà coulé sur le sort réservé à la femme stérile dans les sociétés africaines. Dans *Petit prince* et *Maman*, Beyala, cherchant à libérer les femmes de la maternité obligatoire ira jusqu'à profaner la notion de la maternité. M'am l'épouse stérile, est reconnue comme la mère officielle des enfants de sa rivale. On assiste par ce renversement de situation à une négation de la maternité de Soumana, la mère biologique. Beyala renverse l'ordre « naturel » si bien que la féconde devient la stérile et vice versa. Mais il y a plus. Loukoum, le narrateur, est né d'Aminata, une prostituée qui refuse d'être définie par la maternité. Cette femme a choisi un métier considéré moralement dégradant mais elle est tout à fait bien dans sa peau, libre des contraintes patriarcales. Le personnage Aminata s'oppose à M'am et à Soumana. Alors qu'Aminata est indépendante et peut tenir tête à Abdou, ces dernières sont soumises aux volontés du mari. Le radicalisme de la prostituée montre la volonté de l'auteure à

démythifier les tabous patriarcaux en même temps qu'elle souligne la revendication du droit chez la femme à s'autodéterminer face au destin. En effet, la présentation d'Aminata par Loukoum révèle la volonté de Beyala à choquer:

Nom: Mamadou Traoré

Pseudonym: Loukoum...

Mère gynécologique: Aminata. *Profession:* prostituée en semi-retraite...

Mère officielle: Maryam, dite M'am. Première épouse de père... (*Maman* 8)

Décidément, la romancière cherche ici à bouleverser la bienséance africaine et à démystifier la maternité. Elle se fait intentionnellement écrivaine iconoclaste. Quoique dans la vision du monde africain, les prostituées sont méprisées, et de ce point de vue, Aminata réclame sa « féminité » d'une façon « négative », néanmoins, l'on constate que la prostitution est le moyen par lequel ce personnage contrôle son corps. Il est bien éclairant qu'Aminata soit présentée comme l'un des personnages féminins les plus libres dans le roman. Il semble que Beyala crée exprès des personnages féminins à dimension scandaleuse pour mieux mettre en valeur son discours féministe, discours qui traduit le radicalisme et l'intransigeance de la romancière alors que la plupart des écrivaines féministes en Afrique préconise libéralisme et compromis. On peut citer à titre d'exemple, Mariama Bâ dans *Une si longue lettre* (1980) et Regina Yaou dans *Le prix de la révolte* (1997).

Signifiés de l'espace

Beyala fait encore preuve de rébellion contre les normes dans le choix de l'espace. Belleville est un espace marginal qui grouille de marginalisés qu'ils soient hommes, femmes, Noirs ou Blancs. Les Noirs de Belleville sont balayeurs, videurs de poubelles, ivrognes, drogués, sans-papiers, maquereaux, prostituées, des gens souvent raflés par la police, bref, des épaves humaines:

La rue Morand est toujours aussi dégueulasse avec ses vieux immeubles déchirés ... des Noirs, importés spécialement pour balayer Belleville, sont engoncés dans leurs uniformes verts... des Nègres avec des têtes fatiguées de quelque chose, des barbes de trois jours et le teint grisâtres comme un fromage moisi ... Tous ces hommes ont des yeux sortis de la tête ... C'est à cause des pipes de chanvre qui leur font voir des mirages (*Maman* 121-122).

Beyala décrit ici Belleville dont la laideur s'apparente à celle d'un lépreux qui fait étalage de ses plaies. Au niveau onomastique, l'auteure ironise car la soi-disante ville n'est point belle! Il s'agit plutôt d'une « Laideville ». Or, les Bellevillois sont des ressortissants d'anciennes colonies de France, dont les pays longtemps exploités par la Métropole ont été vidés de leurs ressources. Ces gens dépossédés sont attirés par la richesse légendaire de la France. Ils y sont venus tenter leur chance. Mais une fois

arrivés à Paris, ces migrants se heurtent à l'afrophobie entretenue par les Blancs. Ils trouvent que seuls les travaux serviles et pénibles rejetés par les Français sont réservés aux immigrés et les lois discriminatoires sur l'immigration sont adoptées pour mieux les exploiter au maximum. C'est ainsi qu'ils échouent dans ce bas quartier de Paris:

J'ai immigré. J'ai franchi des frontières... Oui, toi l'ami... toi qui détournes la tête quand mes yeux te fixent... Je suis venu travailler... Mon pays, tes aïeux le connaissent bien. Ils ont arraché ses fleurs, déboisé ses forêts, creusé ses terres pour le dépouiller de l'or rouge de la vie... Je suis perdu. Etiolé (*Petit prince* 48-49).

Beyala lie ainsi, la condition des immigrés au pillage impitoyable de l'Afrique par les ex-colonisateurs. Hormis leur marginalisation, les immigrés sont hantés par « la peur d'être réexpédié en Afrique dans un bateau, dans une cale, là où crèvent les exilés » (*Maman* 65) puisque leur terre d'origine n'a rien à offrir. Pourtant, à en croire Abdou, ils sont nostalgiques car l'Afrique leur manque. Mais ils sont emprisonnés à Belleville. L'espace de Belleville traduit leur aliénation et signifie leur désespoir. L'Afrique devient pour eux, un espace recherché, mythique, non-retrouvable. On perçoit, dans le journal d'Abdou, l'angoisse d'un homme exilé et impuissant devant la perte de la terre-mère, la fuite du temps et les nouvelles tendances de sa famille, tendances qui contredisent les valeurs africaines patriarcales auxquelles il s'accroche avec ténacité. En plus, il se heurte aux obstacles imposés par l'image négative des Noirs créée par l'Occident. Un rapport établi entre la pigmentation de la peau et certaines attitudes fait du Noir un type social particulier, affligé d'une identité négative. Cette identité le présente comme un individu d'essence inférieure alors que le Blanc est associé à une essence supérieure. Abdou constate à ce propos: « à la police des frontières, tu as immatriculé mon corps et tu l'as enrobé de mépris, de haine. Dans tes yeux grands ouverts, j'étais déjà suspecté de viol et de meurtre. Un obsédé sexuel. Un amas de boue chargé d'obstruer les mémoires et de propager le sida. » (*Petit prince* 35)

La sexualité excessive, voire bestiale constitue l'un des stéréotypes les plus tenaces du Noir dans la mentalité occidentale. Beyala, à travers Abdou constate cette réduction mythique de l'homme noir à son sexe: « Ta légende dit que je suis incapable d'aimer, que mon sexe de cheval me grimpe au cerveau, étouffe mon intelligence et y plante la bêtise. Je n'enlève pas de ton crâne dix mille ans de préjugés » (*Petit prince* 98). Dans le même ordre d'idée, la femme noire est perçue comme une-couche-partout, un objet d'érotisme exotique. L'expérience personnelle de M'am illustre la conception de la femme noire comme objet sexuel dans la mentalité française: « Quelques fois dans le métro, une voix d'homme: 'Tu viens chérie?' Ce n'est pas moi qu'il aimait mais l'idée de la Nègresse à la cuisse légère, à la sexualité abondante » (*Maman* 151-152). La focalisation sur l'espace de Belleville et de ses habitants permet, d'une façon efficace, à Beyala d'articuler son engagement féministe qui dépasse la question de la discrimination sexuelle pour inclure le fléau du racisme et de la problématique de l'immigration.

Il n'est pas sans intérêt de considérer également l'espace de l'appartement des Traoré. A part l'espace de Belleville, c'est l'espace le plus important. C'est l'espace des femmes. C'est une espèce de cloître. Les femmes n'en sortent guère. Elles sont enfermées dans ce « vingt mètres carrés », une « pièce aussi vaste qu'un cercueil » (*Petit prince* 77). Or, les hommes sortent tout le temps, soit pour aller au travail, pour se détendre dans le bar de M. Guillaume, pour aller à la mosquée, pour s'amuser avec les prostituées ou pour flâner tout court. L'appartement des Traoré symbolise donc la marginalisation et le manque de liberté des femmes. Ironiquement c'est dans cet espace carcéral, qui est sensé « protéger » les femmes d'Abdou de toute influence occidentale qu'elles prennent connaissance des idées féministes à travers leurs rapports avec Madame Saddock, une féministe française qui les fréquente à l'insu de leur mari.

Cette dernière essaie de sensibiliser Soumana aux droits de la femme et de l'encourager à les réclamer. Mais Madame Saddock ignore les complexités de la situation de son amie – complexité d'épouse dans le cadre polygame, de femme « née à genoux aux pieds de l'homme » (*Maman* 21) et élevée à baisser les yeux devant l'homme, complexité de Noire analphabète dans une société blanche lettrée, complexité d'immigrée sans papiers, sans emploi, sans statut aucun. Soumana, la disciple fidèle de Mme Saddock, est bloquée lorsque la féministe lui conseille de quitter son mari avec l'assurance que légalement, les petits enfants sont toujours confiés à leur mère. C'est avec angoisse qu'elle réplique: « J'ai pas de papiers, j'ai rien, les enfants sont juste sortis de mon ventre et c'est M'am qui m'a prêté ses papiers pour accoucher » (*Petit prince* 85). Décidément, les idées sur la révolution féministe de Madame Saddock ne cadrent pas avec la réalité des immigrées noires. Il faut une perspective plus réaliste, plus pertinente, en adéquation avec leur vécu, leur spécificité culturelle et leur situation économique et historique. Cette perspective est précisément ce que préconise le féminisme africain dont Beyala se fait porte-parole dans ces romans. Il est quand même intéressant de noter qu'une évolution s'opère chez le personnage principal de *Maman* au fur et à mesure que se déroulent les événements et ceci grâce à un autre espace important.

Il s'agit de l'espace de la campagne, lieu de vacances des Traoré. C'est dans cet espace que la protagoniste rencontre M. Tichit, son amant français. Cette rencontre sert de catalyse pour briser les chaînes de plusieurs années d'assujettissement physique, psychologique et émotionnel de M'am. Pour la première fois, elle témoigne de la négation de sa négation par le patriarcat. Autrefois, à force d'intérioriser les abus verbaux d'Abdou comme « t'es noire, t'es maigre, t'es mouche » (97), elle finit par se croire diminuée dans son essence. Mais pendant les vacances, M. Tichit n'en finit pas à chanter sa beauté et à la choyer. Quoi de surprenant alors qu'elle acquiert une confiance en soi, une auto-valorisation. La libération de l'étreinte spatiale annoncée par la libération économique initiale grâce à laquelle le déplacement à la campagne s'est réalisé, mène à la libération corporelle. A preuve, elle commence à porter des habits

qui mettent en relief ses atouts corporels, « des petites culottes courtes et des robes à fleurs ...» (72), ce qui n'est pas permis à une femme musulmane traditionnelle. En outre, se sentant aimée et amoureuse elle aussi, elle brave toutes les contraintes et tous les tabous patriarcaux et choisit son partenaire sexuel en dehors du cadre conjugal au lieu de continuer à servir d'objet sexuel obligatoire pour son mari.

Quoique cette liaison soit considérée condamnable du point de vue patriarcal, on témoigne d'un épanouissement, d'une vraie libération affective chez M'am. En fin de compte, ses rapports avec M. Tichit ouvrent la voie à une autre dimension de libération – la libération intellectuelle. Elle commence, avec l'aide de son amant, à apprendre à lire et à écrire. D'une façon sommaire, l'espace de la campagne symbolise l'expression la plus retentissante de la révolte de la femme opprimée contre le système patriarcal. Mais cette expression est accentuée davantage par la technique des narrations plurielles dont se sert Beyala dans *Petit prince* et *Maman* pour mettre en exergue son discours féministe.

Les Points De Vue Narratifs

La question du point de vue narratif est très importante dans *Petit prince* et *Maman*. L'histoire est racontée d'un point de vue homodiégétique, par le jeune garçon, Mamadou Traoré dit Loukoum. Or, il y a un deuxième niveau de narration dans chaque roman. Dans *Petit prince*, le récit cadre est doublé d'un récit enchassé que constitue le *fac-similé* du journal d'Abdou, le père de Loukoum. De la même façon, le journal de M'am se présente comme un récit emboîté qui double en contrepoint la narration de Loukoum dans *Maman*. Ces journaux, scripturairement présentés en italique et tenus dans une langue poétique, enrichissent le récit comme texte lumineux. Le journal d'Abdou est destiné à une personne imaginaire appelée l'Ami, qui représente l'Européen. Abdou se plaint auprès de ce dernier, tente de souligner sa différence par rapport à l'Autre, de s'expliquer et de justifier son comportement. Le journal d'Abdou fournit des points de vue phallocratiques par rapport à la situation dépeinte dans le roman: « j'assure ma descendance en misant sur plusieurs femmes, pour être certain qu'à la fin des temps, quand sonnera l'heure de la mort, j'aurai un descendant. » (*Petit prince* 49).

Le journal de M'am destiné à l'Amie, version féminine du destinataire du journal d'Abdou est semblable à celui de ce dernier. Il présente l'optique de M'am sur sa subjugation et cette optique reflète celui de la femme africaine en général. Il décrit le désespoir de M'am, une femme délaissée faute de ne pouvoir enfanter: « J'étais stérile. Stérile!... L'absence d'un enfant. L'horreur que rien n'égale... J'étais un arbre desséché... Abdou me fuyait... Je mourais de tristesse. Je mourais de honte » (75). Il montre l'angoisse de partager son mari avec une coépouse: « la fidélité, qu'elle blague!... Coupable de stérilité, je devais me taire » (83). En somme, la technique de ces points de vue multiples – celui d'Abdou et celui de M'am – permet à Beyala de

mener un discours équilibré, montrant le côté subjectif de l'homme aussi bien que de la femme. Mais l'écrivaine en rajoute un autre côté, le côté objectif, à travers le point de vue juvénile de Loukoum.

Par le biais de l'optique narrative juvénile, l'auteure pose le regard innocent et démystificateur de l'enfant sur sa famille, sur ses amis, sur les Nègres de Belleville et même sur la politique française à l'égard des Noirs. Les commentaires de Loukoum sont tantôt ironiques, tantôt sarcastiques, tantôt réprobateurs – selon les situations relatées – tout cela présenté sans fards, avec une naïveté d'enfant. A titre d'exemple, le sujet de la polygamie est introduit non-du point de vue d'Abdou le polygame ni de celui de ses deux épouses, mais de Loukoum. Or, l'enfant ne constate pas que son père est polygame mais que lui, Loukoum, a deux mères et qu'il croit que c'est tout à fait normal d'en avoir deux: « Les mères? Eh bien! J'en ai deux ... Comment j'aurais pu savoir que tout le monde n'avait qu'une femme et qu'un môme n'avait qu'une mère? Moi, je pensais tout naturellement que les enfants de l'école en avaient aussi deux... » (6). Bien évidemment c'est Calixthe Beyala la féministe radicale qui par moments, s'exprime par la bouche de Loukoum. Elle se moque éperdument de la polygamie lorsque le garçon constate que: M'am « porte sa robe de nuit blanche, vu qu'elle était de devoir matrimonial hier soir » (*Petit prince* 26). En général, l'enfant ne fait que constater mais la position de la romancière est sans équivoque. C'est surtout par le point de vue juvénile que Beyala, en féministe convaincue, dénonce la situation de la femme subjuguée:

Mon papa est revenu du service. Il a dit bonjour à personne... il s'est tourné vers les femmes. Il a dit: Faut laver ici et repasser ça. Trouve-moi ci, va me chercher ça. Il râle qu'il manqué un bouton à la chemise qu'il a mis ce matin. Les femmes, elles n'arrêtent pas de repasser, de lui repriser ses chaussettes, de trouver son mouchoir. (*Petit prince* 46-47)

Comme nous l'avons signalé, le féminisme de Beyala dépasse le niveau du sexisme. Il y a une portée politique qui montre son engagement pour le peuple entier d'Afrique et le devenir du continent. C'est ainsi grâce aux commentaires « innocents » de Loukoum que l'on constate le manque de conscience politique chez les Noirs de Belleville. En effet, Monsieur Ndongala, le seul individu qui semble en posséder est analysé de façon contradictoire sous le prisme narratif et ironique du garçon:

Monsieur Ndongala dit que l'Afrique a trop souffert, elle s'est fait piller, couper en tranches comme du bon pain que les capitalistes se sont partagé sans penser au bonheur des indigènes. Quand je serai grand, je me battrai contre les déboiseurs des forêts qui veulent rendre l'Afrique plus plate que la paume d'une main... Tout ça c'est l'intellectuel Ndongala qui me l'a dit. Mais lui ne fait rien. Rein du tout! (*Maman* 164)

Le problème du manque de conscience politique des Bellevillois est doublé de celui du manque de mémoire collective. Par le truchement des commentaires du garçon sur ses

leçons d'histoire et de géographie, Beyala évoque l'esclavage et révèle la prise de conscience de l'enfant face à l'amnésie des adultes à propos de la déshumanisation inédite de la race noire:

Pierre Pelletier m'apprend l'histoire, la géographie. Il m'explique que là, c'est l'Amérique où les Noirs ont vendu d'autres Noirs pour travailler dans les champs de coton des Blancs. Je ne comprends pas très bien cette histoire. J'ai jamais entendu personne en parler dans ma famille, même pas Monsieur Ndongala... J'aimerais bien quand même aller aux Etats-Unis. J'aimerais bien voir cette terre où tant de nos frères ont souffert...J'aimerais bien embrasser cette terre, j'sais pas pourquoi. Une petite chose en moi, comme une voix venue de l'histoire. J'la connais pas. Mais elle est là. (*Petit prince* 171-172)

Evidemment la critique de Beyala vise non seulement les Bellevillois, mais c'est l'Afrique toute entière qui est stigmatisée. Si l'esclavage, cette grande tragédie humaine, est oublié et surtout si les enfants africains l'ignorent, comment pourrait-on donc éviter d'autres esclavages? L'histoire de la famille d'Abdou si personnelle qu'elle soit, a aussi une dimension sociale et politique. En racontant la vie de cette famille, Beyala raconte les maux de l'Afrique sous domination étrangère. Il ne faut pas pourtant perdre de vue l'ironie du discours de Beyala ici. Pierre Pelletier est un enfant français, un camarade de classe de Loukoum qui ne fait que répéter les propos des Blancs adultes sur l'esclavage. Ces derniers cherchent à innocenter les Occidentaux du trafic humain et à renvoyer tout le blâme aux Africains. Pierre Pelletier, et à travers lui les Blancs en général, blanchit pour ainsi dire l'histoire, en donnant une perception erronée des faits car c'était les Blancs qui ramassaient les Noirs des côtes africains contre du vin, des miroirs, de la poudre à canon pour ensuite les vendre à prix forts aux propriétaires des plantations dans le Nouveau Monde.

Difference Linguistique

Au niveau de la langue, Beyala assume sans équivoque sa différence. C'est surtout au niveau linguistique que son écriture suscite le scandale. Dans le répertoire du vocabulaire des personnages se trouve toute une gamme de mots familiers. Des mots comme « môme » (*Petit prince* 69), « gosse » (69), « mâchouiller » (67), « mamzelle » (*Maman* 12) et « mecs » (14) sont légion. La romancière retient aussi les déformations syntaxiques particulières à la diction des gens des bas quartiers comme: «J'ai pas de papiers, j'ai rien » (*Petit prince* 85); « quéque vous complotez? » (*Maman* 69); « t'es noire, t'es maigre, t'es moche » (97). Cette langue trop familière reflète le niveau social des habitants de Belleville et donne un cachet réaliste au discours de Beyala. Ce réalisme linguistique met en relief la couleur locale des milieux malfamés. En plus, il y a des expressions érotiques et familières qui normalement ne sont pas permises en milieu bourgeois mais qui sont d'usage courant parmi les Bellevillois. C'est ainsi qu'on retrouve dans les romans des mots comme « zizi » (*Petit prince* 56), « quéquette »

(*Maman* 96) pour le sexe de l'homme; « zézette », « zizou » (*Petit prince* 156) pour le sexe de la femme; « nana », « gonzesse », « putain » (*Maman* 166, 9,10) pour la prostituée. On assiste aussi au langage ordurier obscène qui rapproche parfois l'écriture de Beyala de la pornographie. Citons à titre d'exemple cette conversation entre M'am et son amant français:

- Il monte sur moi, il m'enfoncé son machin. Moi c'est comme si j'étais pas là... Oui. Il fait son petit truc, il descend et s'endort.
- Faire son petit truc, enfin Maryam, on dirait qu'il te prend pour son urinoir!
- En tout cas, c'est comme ça que je vois la chose...
- Écoute-moi, Maryam. Dans ton sexe, il y a un petit bouton qui gratte agréablement quand tu le fais avec quelqu'un.
- Tu veux dire quand tu baisses?
- C'est ça. Ça chauffe de plus en plus et ça devient tout humide. C'est vraiment très agréable. Et puis, y a d'autres trucs bons aussi. Par exemple quand un homme te suce partout avec sa langue. (*Maman* 78)

Hélas, on ne peut pas évaluer l'art de l'écrivaine par un jugement moral sur sa personne, car cette « pornographie » apparentée, n'est que l'expression de la beauté esthétique endémique, support du message féministe de Beyala.

Conclusion

Décidément, l'écriture de Beyala vise, d'une façon radicale, à ébranler les principes d'infériorité de la femme afin de restaurer sa dignité d'être humain et imposer son empreinte sur l'esthétique romanesque. Son discours dit indécent se distingue par son caractère audacieux et scandaleux. C'est un renversement des ordres établis, une révolte contre la bienséance dans l'écriture conventionnelle patriarcale. Très controversée en raison de son style iconoclaste et surtout de son langage érotique, Beyala s'impose pourtant comme une écrivaine qui a beaucoup contribué au dynamisme de l'écriture féminine et de la lutte pour l'émancipation de la femme en Afrique. Mais, la portée idéologique de Calixthe Beyala dans *Petit prince* et *Maman* dépasse la préoccupation sexiste pour s'ouvrir sur des questions à dimensions raciales et économiques explorées dans le féminisme africain.

Ouvrages Cites

- Bâ, Mariama. *Une si longue lettre*. Dakar: NEA, 1980.
- Beti, Mongo. *Le roi miraculé*. Paris: Buchet-Chastel, 1958.
- Beyala, Calixthe. *Le petit prince de Belleville*. Paris: Albin Michel, 1992.
- *Maman a un amant*. Paris: Albin Michel, 1993.
- Bugul, Ken. *Riwan ou le chemin de sable*, Paris: Présence Africaine, 1999.
- D'Almeida, Irène Assiba. *Francophone African Women: Destroying the Emptiness of Silence*. Gainesville: Florida University Press, 1994.
- Davies, Carole Boyce and GRAVES, Anne Adams (Eds.) *Ngambika: 1986, Studies of women in African literature*. Trenton, New Jersey: Africa World Press.
- Keita, Fatou. *Rebelle*. Abidjan: NEI/Paris: Présence Africaine, 1998.
- Ogundipe-Leslie, Molar. *Re-Creating Ourselves: African women and critical transformation*. Trenton, New Jersey: Africa World Press, 1994.
- Ogunyemi, Chikwenye Okonjo. "Womanism: The Dynamics of the Contemporary Black Female Novel in English", *Signs* Vol.11, No. 1, Autumn, 1985, pp. 63-80.
- Yaou, Regina. *La révolte d'Affiba*. Abidjan: NEA, 1985.
- *Le prix de la révolte*. Abidjan: Nouvelles Editions Ivoiriennes, 1997.